

LA TRADUCTION
LITTÉRAIRE
À L'HONNEUR
EN AQUITAINE

LA TRADUCTION
EN PARTAGE

Échos d'ateliers de traduction littéraire en lycée

LISE CHAPUIS

LA TRADUCTION EN PARTAGE

Échos d'ateliers

de traduction littéraire en lycée

LISE CHAPUIS

Voici plusieurs années que je réalise l'expérience, toujours nouvelle et toujours passionnante, d'ateliers de traduction littéraire dans des classes de lycées (à Bordeaux).

Inscrites dans le cadre d'un programme de soutien de la Région Aquitaine aux métiers du livre¹ (ce qui facilite grandement les choses pour la mise en place pédagogique et pratique), ces rencontres ont pour moteur indispensable d'une part l'envie de certains enseignants d'aborder la langue et la littérature autrement, d'autre part le désir de certains traducteurs de faire partager à de jeunes lecteurs un travail qui est aussi un plaisir, voire une passion. Pour ma part, convaincue qu'il y a là quelque chose de fructueux pour moi au moins autant que pour les lycéens, je réponds toujours présente, et l'un des intérêts de l'exercice est sa grande variété.

Ainsi, il y a eu d'abord un atelier de traduction au lycée Camille Julian (Bordeaux), avec deux professeurs d'italien et des élèves de terminale et d'hypokhâgne. Après concertation, les enseignantes et moi avons opté pour la traduction d'un texte complet, à choisir parmi des récits d'Antonio Tabucchi que j'avais déjà traduits et publiés². En raison de l'orientation véritablement littéraire de ces classes, j'avais privilégié des textes à forte intertextualité et jeux verbaux, apparemment lisses sur le plan syntaxique mais dont la tension narrative exige une grande attention sur le plan lexical. Les élèves se sont prêtés à la fois avec sérieux et enthousiasme à l'exercice, discutant pied à pied autour de trouvailles tout à fait judicieuses, ce qui a rendu cette première expérience passionnante pour tous. Instructive aussi, car la charge de travail scolaire, le

1 Voir article p. 53.

2 En l'occurrence, le récit « Voix » dans *Le jeu de l'envers*, Christian Bourgois Editeur, 1992 (mais aussi « Le Chat du Cheshire » dans le même recueil). Voir le compte rendu de cet atelier dans *Lettres d'Aquitaine*, janvier-mars 2006, p. 13.

nombre insuffisant de séances, une orientation peut-être plus linguistique que littéraire du projet n'ont pas permis de parvenir à un travail abouti. L'atelier a eu en tout cas le mérite de faire prendre conscience à ces élèves comme à leurs enseignantes de la lenteur, de la complexité, des exigences de la traduction littéraire.

Les deux ateliers suivants ont été foncièrement différents, et tout aussi riches. Ils ont eu lieu au lycée Montesquieu (Bordeaux). Cette fois-ci, l'enseignante référente est un professeur de lettres, en lien avec un professeur d'italien ; cependant, l'ensemble de la classe n'est pas italianiste et il s'agit d'une classe de seconde, ce qui impose une approche bien différente.

Pour le premier atelier, en 2008, j'arrive le premier jour avec une dizaine de versions du tout début de *L'Enfer* de Dante. Effet de surprise et questionnements salutaires : comment un même texte original peut-il donner lieu à des traductions si différentes ? Les élèves entrent dans le vif du sujet et nous abordons d'emblée des questions essentielles : histoire des langues, caractère transitoire des traductions/unicité de l'œuvre, traduction littéraire comme œuvre de création, avec bien entendu des interrogations directes sur mon propre travail (et ses aspects les plus concrets : combien de temps je mets, combien je gagne...). Une seconde séance de comparaison entre les incipit de *Pinocchio* conforte cette approche (en lien avec des albums illustrés comme autre « interprétation » du texte). Comme la classe travaille sur la nouvelle fantastique, une séance est ensuite consacrée à l'étude des traductions de la nouvelle de Dino Buzzati « I topi » et aux variations sur la traduction de ce terme : « souris » ou « rat ». Les élèves voient bien que cela ne fait pas le même effet dans le crescendo de l'horreur ! Toujours dans le cadre de l'étude de la nouvelle fantastique, en lisant « Le K », de Dino Buzzati, nous réfléchissons sur le titre original « Il colombre » : quelles implications pour ce mot-valise italien, pourquoi le choix du « K » en français ? Avant chaque séance, les italianistes de la classe travaillent sur le texte original de manière à pouvoir éclairer leurs camarades ; mais ils traduisent aussi par groupes une nouvelle de Marco Lodoli intitulée « Alberto »³ (située à Rome et mettant en scène le personnage d'Alberto Moravia). À travers les questions qu'ils se posent, avec les

3 Marco Lodoli, *Boccacce*, trad. de Lise Chapuis et Dino Nessuno, L'Arbre vengeur, Bordeaux, 2007.

suggestions que je leur apporte et l'aide de l'enseignante d'italien, ils abordent peu à peu des problèmes fondamentaux tels que l'aspect culturel de la traduction, la nécessité de la documentation, la question des références (et du réalisme) : autant d'éléments d'analyse littéraire. La lecture devant la classe de l'intégralité de ce récit les comble d'aise : « On ne dirait pas une traduction ! », s'exclament leurs camarades.

Un autre atelier mené avec la même enseignante de lettres dans les mêmes conditions (classe de seconde non entièrement italianiste) nous conduit en 2010 vers de nouvelles expérimentations. Cette fois-ci, nous choisissons de tout miser sur un seul et même texte, un très bref roman d'Ernesto Franco, *Usodimare. Un récit pour voix seule*⁴, tissé de références littéraires et culturelles que les élèves déchiffrent pas à pas à travers recherches et lectures, surpris de trouver tant d'écrits divers en un si petit volume (ils commencent à saisir ce que signifie cette « intertextualité » dont on leur a parlé en cours !) : *Moby Dick*, la Bible, les romans d'aventures et *L'île au trésor* de R. L. Stevenson. À propos de ce dernier texte, les élèves se livrent à une étude comparée des diverses versions de poche que j'apporte pour y observer la mention (ou non !) du nom du traducteur, du titre original, tout le paratexte qui annonce les enjeux à la fois littéraires et éditoriaux dans chacune des versions françaises. Cette réflexion sur la création du livre (et la place du traducteur dans cette chaîne) nous amène à inviter l'un des deux éditeurs du roman d'Ernesto Franco : au cours d'un échange avec les élèves, il leur explique la manière dont le texte traduit va prendre forme à travers la maquette, la mise en page et les illustrations. Et dans la lancée, Ernesto Franco ayant été mis dans le coup, les élèves peuvent entrer en contact par courrier électronique avec l'auteur et lui poser des questions ou communiquer des impressions de lecture. Pendant tout ce temps, le groupe des italianistes traduit des passages-clés de ce roman maritime et découvre la difficulté du vocabulaire technique en cherchant des plans de cargos, sans parler des références géographiques à vérifier...

Bref, ce tout petit roman est le lieu de grandes découvertes : comme lors des ateliers précédents, les élèves réalisent à quel point la traduction littéraire englobe bien des domaines et des connaissances et, surtout, demande un travail incroyable sur la langue d'origine mais

4 Ernesto Franco, *Usodimare. Un récit pour voix seule*, trad. de Lise Chapuis, L'Arbre vengeur, Bordeaux, 2009.

plus encore sur le français. Et cela, c'est toujours une surprise pour eux ! Et l'occasion pour moi de leur parler de ce plaisir de malaxage de la langue qui fait le prix de la traduction littéraire et la raison d'être d'un travail que je me réjouis de partager avec eux, en inventant à chaque fois de nouvelles donnes pour des rencontres traductives pleines d'énergie.